

Est-ce qu'un bras parle ?

Marcin Sobieszczanski

► **To cite this version:**

Marcin Sobieszczanski. Est-ce qu'un bras parle?. MEI - Médiation et information, L'Harmattan, 2005. sic_00067802

HAL Id: sic_00067802

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00067802

Submitted on 9 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Est-ce qu'un bras parle ?

Marcin Sobieszczanski

Université de Nice Sophia-Antipolis

Summary

We treat, in this article, different aspects of researches and developments in the material of crossroads between the biological and the artificial. The recreation of the space of the living being passes as well by the tries of simulation of the upper intelligence as by tries of the artificial sensibility. Art tests these domains to expand practical and moral philosophy. Since the thought of counting, in the nineteenth, up to cybernetics weave the ideas which lead to technological achievements today, but art, instead of showing continuity, discovers there and displays formidable political choices.

Résumé

Nous traitons, dans cet article, de différents aspects des recherches et des développements dans la matière du croisement entre le biologique et l'artificiel. La recreation de l'espace du vivant passe aussi bien par les tentatives de simulation de l'intelligence supérieure que par les essais de la sensorialité artificielle. L'art expérimente ces domaines pour en étoffer la philosophie pratique et morale. Depuis la pensée du calcul, au dix-neuvième, jusqu'à la cybernétique se tissent les idées qui aboutissent aujourd'hui à des réalisations technologiques, mais l'art, au lieu de faire apparaître des continuités, y découvre et exhibe des redoutables choix politiques.

Si on traduit en termes modernes l'ancienne psychologie de l'art, on s'aperçoit que l'art a été considéré en tant qu'un processus psychique propre et relevant des certaines fonctions cérébrales spécifiques. Jusqu'aux années 1970, les rares mais extrêmement actifs psychologues expérimentaux de l'esthétique¹ postulaient l'existence d'une compétence ou au moins d'un mécanisme central responsable des émotions accompagnant la création et la réception de l'art. Vision à la philosophie double. Doctrine topique, voulant localiser chaque domaine psychique dans un organe précis et délimité, elle présuppose néanmoins une certaine homéométrie entre la matière de la chair et l'expressivité sémique, voire esthétique. Cette idée du cerveau esthétique a été largement délaissée, et à la fin des années 1990, au moment où l'intérêt pour la cognition était à son plus haut paroxysme, des tentatives ont été entreprises pour la remplacer par une esthétique cognitive. Les chercheurs qui pensent l'art dans son constant rapport à la cognition générique, Dokic, Cassati ou le soussigné, sont pourtant minoritaires dans la communauté des esthéticiens contemporains. L'hypothèse centrale de cet article est que la résurgence du débat sur la nature de l'*artifice*, le débat qui organise la plus profonde controverse morale contemporaine, ouvre une occasion de revenir sur le problème de la corporéité de l'*art*. Nous nous employons ici à confondre les deux thèmes et à en démontrer les liens les plus intimes.

1 On parle, dans ce contexte, depuis le XIXème jusqu'aux années 1970, de G. T. Fechner, G. D. Birkhoff, N. Rashevsky, R. Francès, D. E. Berlyne, A. Moles, M. Imberty, J. Olds, P. Milner.

Est-ce qu'un bras parle ? Cette intrépide question peut être comprise de deux manières. Dans son accession immédiate, on s'interroge sur les potentialités expressives de nos déférents organes. Dans quelle mesure l'exercice de la communication non verbale participe de la même essence sémantique que le langage articulé ? Mais en allant plus loin, on ouvre la question encore plus épineuse : où en sommes-nous avec l'essence informationnelle de notre corps et, par la même interrogation, du vivant tout entier ?

Il n'est pas difficile de constater que la discussion autour de ces problèmes, qui encore hier mobilisait les esprits les plus limpides autant que les plus fumeux, s'est déplacée, sans livrer de réponse et sans légiférer, sur un autre terrain. La question actuelle est : est-ce qu'un bras artificiel parle ? Son corollaire étant : est-ce qu'un bras cloné parle ?

Le corps de l'art... Le corps esthétique de vécus spatialisés – est un corps à part entière ou un artifice ? Même s'il est un produit naturel, il s'externalise, il demeure autonome et se tient en dehors de son créateur. Et s'il est produit par le corps et l'intelligence naturels, il nécessite un exercice qui relève plus de la culture des fonctions organiques et psychiques que de leur fonctionnement spontané. C'est une artificialisation, comme celle qui fait travailler sa voix à l'homme pratiquant l'opéra lyrique ou le chant glottal. Et, si le corps de l'art est véritablement un produit, un prototype ou un objet industriel, est-il toujours consubstantiel au corps de l'humain. On arrive alors à la question la plus actuelle : s'il est issu d'un usinage de type nouveau, mobilisant une machine informatique, dont le mode de fonctionnement passe non par la production imitative du corps, mais par sa simulation, par le substitut, continue-t-il de demeurer un corps ? Le corps de l'art, aujourd'hui, est un robot. Un être qui est hétéronome à l'origine mais qui aspire à l'émancipation, pour exister sous plusieurs modes. Il peut être un robot sonore, un générateur visuel sur une multitude de supports, une intelligence communicante par une multitude de langages, ou bien un être à plusieurs dimensions, un golem humanoïde programmé pour interagir avec ses semblables, dans des circonstances délimitées, ou bien avec un environnement plus ou moins restreint.

Sans oublier que la question classique est restée sans solution, nous constatons pourtant que le déplacement de l'interrogation esthétique vers le champ technologique nous a procuré quelques nouveaux éléments qui demeureraient jusqu'alors insoupçonnables. Ces éléments jettent une nouvelle lumière sur la question de l'artificialisation, et permettent autant de revenir sur la polémique initiale. Le problème n'est pas nouveau, mais on le pose d'une manière nouvelle. C'est que la contradiction passée a exhibé, dans les nouvelles circonstances, une de ses facettes cachées.

L'idée de l'artifice automatisé que l'alchimie a partagée, depuis le Moyen-Âge, avec la mystique juive, s'est concrétisée vers le seizième siècle dans les mythes de Faustus et de Maharal de Prague. Elle verse ensuite dans la science et la morale sociale, en épousant, au dix-septième siècle, ses deux figures « régulières », de l'animal machine, chez Descartes (lettres), et de la société-machine, chez Hobbes (Le Léviathan). Les tentatives de l'industrialisation de la pensée, opérées par Babbage au dix-neuvième, coïncident avec l'essor de l'automatisme à l'énergie électrique, qui s'est préparé dès la fin de dix-huitième, l'algèbrisation de la logique, entreprise par Boole et la conceptualisation des programmes opératoires, apportée par Lovelace. D'un côté, elles reprennent à leur compte l'idée pascalienne du calcul en tant qu'un processus automatisable, mais d'un autre côté, elles sont liées à l'obsession de quantification du réel : « L'on découvrira nécessairement un jour une méthode générale dans le cadre de laquelle il sera possible de réduire toute donnée rationnelle à une sorte de calcul », disait Babbage. Cet amalgame entre le calcul et le réel deviendra le centre fondateur de la pensée du contrôle de Wiener. Si l'univers est de nature calculable, la

génération des machines et l'usinage par les machines, qui sont des processus de calcul, participent alors de la nature de l'univers, et si l'on veut, du principe même de son engendrement. La cybernétique envisage donc toutes les postures de l'artificialisation, individuelles et sociales, pragmatiques et eschatologiques. Ses horizons sont éminemment théoriques, et la notion même de la machine, ici, est purement théorique ou tout au moins mathématique. Elle se heurte, à partir des années cinquante, naturellement jusqu'à aujourd'hui, au réel technologique, tissé de toutes les contingences culturelles, économiques et sociales. Il n'en reste pas moins, que l'intelligence artificielle, l'intelligence distribuée réseautique et les nanotechnologies sont des domaines de recherches et d'applications qui puisent leurs racines dans les considérations explicites des cybernéticiens...

Les modalités conceptuelles retracées dans cette ébauche historique, donnent accès aussi bien au monde technologique qui est actuellement le nôtre, à sa pratique quotidienne, qu'au bloc problématique qui est occasionné par lui. Or, si tout semble se jouer sur la jonction entre l'objet et le réel, nous nous apercevons qu'admettre ce monde simplement en tant qu'un fait, et juste assumer ses conséquences, nous replonge dans l'héritage d'un impensé vieux comme le problème même de l'artificialisation. C'est pour cela que la vision du corps de l'art est, à l'heure actuelle, un moment essentiel de la pensée en générale. C'est ici que se jouera le destin du corps social devenu corps technologique. Wiener croyait que l'avenir apporterait « la lutte de plus en plus serrée contre les limites de notre intelligence ». Il semble à présent que c'est autour de l'instanciation de cette intelligence que la lutte se resserre. C'est qu'*embodiment* constitue le niveau politique le plus pertinent. Les problèmes liés à l'incarnation de l'intelligence sont de loin plus importants que la question sur la nature de l'intelligence en tant qu'entité abstraite.

La quantification et qualification de l'intelligence proposent de solutionner la situation de la mise en face d'un certain nombre de problèmes pratiques et de la machine intelligente. Or, chaque être vivant, y compris celui qui tend vers sa propre artificialisation, est confronté non aux problèmes, mais à un environnement qui est son monde. Ce monde peut devenir un monde de problèmes, dans le cas d'un dysfonctionnement opérationnel, mais fondamentalement il n'est pas *difficultas*. Il est de nature informationnelle, et en tant que tel il offre une articulation entre connaissable et connaissant, articulation qui est *facultas*, autrement dit effectivité. Dire que l'intelligence est le corps, c'est affirmer qu'au centre de la visée intelligente se trouve un monde. L'enjeu majeur de l'époque de l'artificialisation est de thématiser le moment de substitution. Notre rôle, dans ces conjonctures et ces extrapolations, ne se cantonne pas à mesurer le pouls du progrès à l'échelle industrielle, mais il est aussi de stimuler notre temps qui est fait de l'ensemble de domaines dans lesquels on œuvre ou lesquels on subit. C'est pourquoi l'art entreprend une lutte, remplie d'expériences à rebours, où il s'agit d'explorer rituellement les chemins à ne pas prendre. Les passages négatifs de l'art sont pour l'ensemble de la communauté le moyen d'éviter l'amertume du déchet, comme l'amertume de l'urine, qui est consommée, au long des festivités de certaines tribus en Afrique, pour ne jamais plus être consommée. Mais quel est alors le sens de l'expérience de l'artificialisation ? L'art manipule-t-il la substitution pour ne jamais plus la manipuler, pour l'interdire à l'humanité comme à un enfant turbulent on interdit de jouer avec les allumettes ? Le problème est, hélas, beaucoup plus compliqué, et même si on arrive à le formuler d'une façon simple, cela n'enlève rien à son énigme résiduelle. Se faire suppléer par un produit de soi-même et fait à la manière de soi-même, est bien perçu comme un danger. Or, l'avertissement que l'art aime à débiter à ce titre n'est pas plus utile que les radotages des apeurés mais néanmoins dociles consommateurs de la magie quotidienne. Il y va donc d'une autre suppléance, celle que l'on a pas encore explorée...

À la différence des opinions souvent exprimées, qui, d'une manière totalement justifiée, prédisent le développement spectaculaire des dispositifs conjuguant les réseaux et la réalité sensorielle construite, dite virtuelle, nous pensons qu'il y a lieu de prévoir une autre direction. Cette autre posture du futur technologique ne sera peut-être pas majoritaire en termes de l'économie des usages, mais elle sera déterminante pour la poursuite des recherches fondamentales et pour l'invention des applications solidaires du destin évolutif de l'humain. Il s'agit du couplement des machines informatiques, numériques et analogiques, au réel en tant que tel... Que le sens de l'action technologique soit solidaire de l'évolution dans laquelle nous sommes à la fois acteurs et sujets – voici l'idée qui d'abord n'est pas évidente au niveau ontologique, puisqu'elle prête explicitement aux êtres technologiques les prérogatives anthropiennes, qui est surtout indéfinie quant à sa teneur directionnelle. L'invention technique et le « progrès » ne sont pas unidirectionnels, et à chaque étape délimitée de leurs parcours les sociétés qui les portent sont mises devant des choix politiques généralisés.

A en juger d'après les récents développements technologiques, qui ne sont pas forcément appliqués à l'échelle publique, à en juger également d'après la politique scientifique de certains labos de pointe, tel le fameux et toujours téméraire Medialab, on assiste dès à présent à un certain renouveau de la problématique de l'intelligence artificielle, et ceci précisément dans ses rencontres avec ce que certains qualifient d'intelligence réseautique. Cette dernière, qui a dominé les dix dernières années, est devenue la préfiguration d'un véritable système technique universel solutionnant la collaboration de l'homme et de la machine, dans le domaine de production et d'échange des contenus intellectuels et sensibles en tant que formes symboliques versées dans des matériaux sensibles. Désormais la dimension communicationnelle qui manquait à l'intelligence artificielle individuelle, est au centre de la recherche. Les récents développements des travaux théoriques, et même dans une certaine mesure, des applications dans les domaines des manipulations automatiques des entités sémantiques, langagières, sonores et visuelles, ainsi que les progrès de la sensorialité artificielle, réintroduisent dans la pensée des circuits réseautiques les fantasmes machinistes que les années 1990 ont su atténuer et édulcorer pour mieux opérer le passage à l'informatisation des masses. Les années 1990 ont su négocier le passage de l'informatique professionnelle à ergonomie contraignante et à support social corporatiste ou sectaire, au système convivial, collectif et collaboratifs, qui creuse son ouverture dans l'infini de la sphère herméneutique de la constitution progressive et protéiforme des connaissances. C'est, en gros, pour cela que cette période s'accorde parfaitement avec la pensée philosophique de l'interprétation de l'héritage culturel et du post-modernisme de la créativité démocratique et universelle.

Mais le rêve cybernétique du machinisme radical, c'est-à-dire non seulement total et complet, mais avant tout parfaitement anthropomorphe, n'a pas perdu de sa force, bien qu'il ait été contraint à quelques replis stratégique-budgétaires. Si on le redécouvre aujourd'hui ce n'est pas seulement pour des raisons de la résurgence des enjeux économiques qui étaient traditionnellement les siens (armée, espionnage et veille concurrentielle, prothétique médicale). C'est également parce que certains dysfonctionnements communicationnels ainsi que certaines dérives politiques et commerciales des réseaux, font apparaître la nécessité vitale des solutions techniques *autonomes*.

Pour notre part, cet état de fait, mais aussi cette nécessité qui, une fois cristallisée par la nomenclature cybernétique, ne nous a jamais quittée, nous offrent un opportun *casus rationis* pour revenir aux questions de la modélisation et de l'ingénierie des fonctions cognitives et sensorielles, que le recul des crédits militaires à la fin des années 1980 a laissé en suspens.

Pour essayer de retrouver les éléments d'intelligibilité des avancées scientifiques d'aujourd'hui, il nous faut alors replonger dans l'ambiance intellectuelle des années 1970 et 1980 et par ce biais retrouver la continuité avec l'ensemble du rationalisme occidental. Ce bref exposé est alors un essai du cadre théorique pour penser le phénomène d'artificialisation en tant que phénomène naturel, prenant inéluctablement sa place dans la vie sociale comme émanation de la science et des techniques.

On se rappelle l'idée de l'organe langagier chez Noam Chomsky. Sous l'apparence d'un vocable imprécis des *capacités* ou des *facultés* de production des énoncés langagiers, Chomsky a formulé le programme de transversalité des régimes fonctionnels, allant depuis l'organogenèse, par l'innéisme des aptitudes, vers la formation des entités signifiantes. Autrement dit, son innéisme ancre, de fait, les productions langagières dans la génétique des organismes vivants. Cette attitude épistémologique a valu à Chomsky des nombreuses foudres. Dans son célèbre recueil, *La modularité de l'esprit* de 1983 Jerry Fodor dit :

« Il se peut que le développement des bras et le développement de l'anaphore exploitent de manière cruciale des capacités génétiques bien précises. Et il se peut aussi que ce qui est inné dans chaque cas puisse être décrit comme de l'« information », dans le sens statistique assez peu intéressant de « non aléatoire ». Mais il n'y a certainement aucune raison de penser que le développement des bras exige un accès à des *contenus propositionnels* innés. La croissance des bras ne demande aucune cognition propositionnelle, qu'elle soit innée ou non. Par contre, comme nous l'avons vu, l'idée que les propositions sur les anaphores (entre autres) sont des cognitions innées est précisément ce que Chomsky se tue à démontrer [...]. »²

Et pourtant, ni les biologistes ni les ingénieurs électroniciens et les informaticiens, n'ont jamais cessé de croire que les organismes vivants et les dispositifs techniques de contrôle seraient des mécanismes qui sortent de l'information puisée au niveau élémentaire et sont dessinés à traiter l'information au niveau plus complexe. Les deux ordres présentent aussi, et avant tout, une autre similitude fondamentale : ils ont la même attitude face à l'idée de l'infini. Malgré les apparences comportementales, l'animal déploie toujours un nombre fini de stratégies en fonction d'une infinité de stimuli, les routines se brisant toujours par le besoin inconditionné de prospection – la fameuse propension à la connaissance, autrement dit la curiosité primitive, mise en évidence en 1950 par le psychologue de Boston et de Toronto, D. E. Berlyne. Pour toutes les réalisations conjuguant l'informatique et un domaine d'application, le véritable moteur et le critère de satisfaction qu'elle nous donne est la mesure de l'autonomie, non comportementale, mais exploratoire.

Où se trouve donc la barrière qui a empêché, durant tout l'engouement des années 80, l'apparition des prototypes concluants. René Thom, le mathématicien de Bures-sur-Yvette, avertit la communauté scientifique de son caractère épistémologique, dès le début des années 1970. Citons les extraits de *Stabilité structurelle et morphogenèse* :

« [en biologie moléculaire] On parle souvent de l'information contenue dans l'acide nucléique des chromosomes, du flux d'information émis par l'ADN dans le cytoplasme par l'intermédiaire de l'ARN messenger, etc. Tel biologiste calcule en *bit* la quantité d'information contenue dans le chromosome d'*Escherichia coli*, la compare à celle contenue dans le génome humain, postulant implicitement que toutes les combinaisons de nucléotides dans la chaîne d'ADN sont équiprobables, [...] [Notre] thèse centrale est que là où en général on parle

² Fodor, J., 1986 (éd. MIT - 1983), *La modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés*, Minuit, Paris, p. 16.

d'information, on devrait user du mot forme. La mesure scalaire d'information [...] doit pouvoir s'interpréter géométriquement comme *complexité topologique d'une forme* ; malheureusement il est difficile, en l'état actuel de la topologie, de donner une définition précise de la complexité d'une forme. »³

La raison qui pousse Thom à « identifier la mesure scalaire de l'information contenue dans une forme par sa complexité topologique » est le fait connu des physiciens à savoir que l'entropie est plus petite dans les systèmes plus complexes. Cela signifie que les êtres qui fonctionnent avec un régime informationnel plus élevé sont des êtres physiquement plus fragiles. Mais cela signifie également que cette fragilité leur procure des opportunités qui dans des conditions propices peuvent leur assurer des avantages considérables dans le jeu de stratégies qui est la vie. Pensons aux Végétaux qui, je cite, « tirent de la lumière la complexité la plus grossière, l'énergie ; [tandis que] les Animaux, dans leurs récepteurs rétiniens, extraient du champ lumineux des corrélations, des formes, autrement dit une information qui leur est souvent indispensable pour se procurer les aliments, donc de l'énergie ». Cela veut dire également que l'information est essentiellement un langage de formes et que ces formes sont liées à la perception qui est une forme d'échange langagière au niveau de la haute complexité.

La complexité organique est porteuse des différentes *gnosies* sensorielles. L'ampleur de l'énigme de ce fait est la mesure de la difficulté que les scientifiques éprouvent à définir le clivage entre la morphologie fonctionnelle des organes et centres des fonctions cognitives des êtres vivants et les contenus qui s'y acheminent ou y sont produits. Qu'en est-il du passage vers les êtres artificiels ?

Ici, hormis les obstacles déjà cités, le génie informatique doit affronter un autre écueil. À bien observer les choix que l'informatique industrielle opère dans l'offre diversifiée des solutions proposées par des labos de recherches, une hypothèse interprétative peut être retenue : aussi bien dans le domaine du hardware que du software, il existe une tension entre les dispositifs qui s'approchent des systèmes métaboliques et les dispositifs qui s'en éloignent. Ce n'est pas lieu ici de faire l'évaluation du matériel présent sur le marché. Néanmoins, tout le monde peut convenir qu'en théorie une machine anthropomorphe doit pouvoir s'engager dans un échange de significations, aussi bien avec ses semblables, comme le veut Turing, qu'avec son milieu en général, ce qu'on a tendance à oublier. La séquence minimale de caractéristiques d'un système métabolique prévoit une alimentation en énergie externe et interne afin de maintenir les stabilités structurelles des différents régimes internes du système. Mais cette séquence n'est pas suffisante, il lui faut le complément de plasticité qui assure son adaptabilité aux changements des régimes extérieurs, pour assurer au système l'évolution vers des stabilités d'un autre ordre propitiatoire. Et, sur ce terrain, l'informatique industrielle peut théoriquement adopter deux attitudes, mais elle n'en adopte en fait qu'une seule, la plus rassurante. Elle se fie aux mécanismes dont les états internes sont les plus déterministes, et en conséquence les mieux maîtrisables. En voulant être une technique de maîtrise, elle se détourne de son programme originel d'être une technique de contrôle. Ainsi elle perd la possibilité d'échange de significations, autrement dit du feed-back, au profit des routines procédurales sophistiquées. Elle sacrifie le mécanisme local de l'instabilité signifiante, de plasticité, pour la complexité globale d'où émergeront, espère-t-elle, des futurs principes de régulation. La balbutiante électronique nanotechnologique n'a pas encore statué sur ce terrain, bien que certaines de ses potentialités permettent d'envisager, dans la matière des applications de la

3 Thom, R., 1972, Stabilité structurelle et morphogenèse, W. A. Benjamin, INC, Advanced Book Program Reading, Massachusetts, p. 132.

sensorialité artificielle, des solutions toutes au moins surprenantes et basées sur la philosophie dont l'industrie actuelle ne fait que peu d'usage.

C'est un choix philosophique parmi les plus épineux qu'il nous incombera d'entreprendre. Retenons seulement, toujours d'après Thom, que « entre deux formes métaboliques, en interaction libre, il y a toujours *échange de significations*. Le cas du produit d'une forme statique par une forme métabolique n'a pas été étudié mathématiquement ; il semble bien cependant, qu'en ce cas, il n'y ait pas d'interaction agissante en raison de l'absence de résonances. »⁴. « L'exemple type d'une forme statique est le corps solide (cristal) [...] » - poursuit Thom. Nous espérons que l'évocation du silicium ne serait pas une catachrèse trop osée.

L'assistant et le remplaçant à la chaire universitaire du docteur Faust, un dénommé Wagner, a fabriqué un être surprenant, Homunculus, une créature de petite taille mais dotée d'une intelligence surprenante, espiègle et insolente, qui se permet de traiter Méphistophélès de son « cousin », et qui ne tardera pas à mener le vieux diable en bateau. Wagner présente ainsi les circonstances de sa déconcertante bio-techno-paternité :

« Ce qu'on vantait comme le suprême mystère de la nature,

Nous tentons de l'expérimenter rationnellement,

Et ce qu'on laissait jadis s'organiser

Nous le faisons se cristalliser »⁵

Nous assistons ici à la naissance d'un paléo-corps artificiel. Il est un peu ramolli et reste séparé du monde par une barrière, mais c'est là son moindre défaut. La fiole en verre dans laquelle il est enfermé, lui laisse la possibilité de parler. Sans jouir de beaucoup de fonctions motrices, il vocifère. On découvre alors qu'il possède une mémoire innée et regarde après *l'aventure de la connaissance*. *L'enthousiasmos* l'habite et le symbolique est son domaine. Est-ce l'homme ou le tour de diablerie ? La réponse ne peut pas être donnée d'une manière univoque. L'acte de procréation artificielle ne règle pas la question de la nature de la descendance. Homunculus est bien « une forme statique » et son métabolisme en est issu et s'en trouve délimité. Pourtant il est promu à l'existence et s'insère, avec sa nature hybride, dans la société qui l'accepte sans tergiverser. C'est dire que les êtres semblables peuvent peupler notre monde sans que cela pose de problèmes. Ou, plutôt, cela occasionnera des problèmes qui ne seront pas forcément d'une nature nouvelle.

Le risque magistral de la procréation artificielle n'est pas dans elle-même. C'est la philosophie du géniteur qui est en cause si risque il y a. Cloner les humanoïdes serviables ou pernicious, produire des sosies enrôlés, sont des processus bien maîtrisés par l'humanité qui a réalisé déjà ces types d'énergumènes en les implantant directement dans le tissu humain. La plasticité de l'espèce dans la phylogenèse, par l'exercice de l'eugénisme, et la plasticité de l'individu dans l'ontogenèse, par l'exercice de la contrainte et de l'endoctrinement, sont à l'origine de la fabrication des humains robotisés. Nous en sommes tous affectés à différents degrés et de différentes manières. Contrairement au phantasme populaire, ce ne sont pas la docilité ou l'agressivité de nos créations qui peuvent constituer, à l'échelle de l'humanité, un

4 Thom, R., 1972, Stabilité structurelle et morphogénèse, W. A. Benjamin, INC, Advanced Book Program Reading, Massachusetts, p. 137.

5 Faust, II, v. 6857-6860.

fait inouï. La question principale est le rapport de l'artifice cogitant à la connaissance, au monde de référence. Deux attitudes génitrices sont, sur ce terrain, antagonistes et irréductibles. Une qui mise sur la croissance du potentiel de l'être artificiel. Une autre qui mise sur le mécanisme de plasticité individuelle. La mesure de leur réussite sera la capacité de créer de la complexité à partir des leurs mécanismes locaux, la massification, l'accélération et la mutualisation de traitements, pour l'une, et la restriction et l'adaptabilité, pour l'autre. On prouve aujourd'hui, que les deux mécanismes peuvent, théoriquement, donner des résultats semblables. Mais ce qui différencie véritablement les deux stratégies, ce sont les visions qu'elles ont respectivement du monde qui se trouve en face d'elles, en tant que défi gnoséologique. C'est par là que s'opère leur différence, avoir d'un côté, un monde pré-catégorisé et à la richesse de stimuli fixe ou réduite, et d'un autre côté un monde entier et à la richesse de stimuli infinie.

Dans l'art militant pour la connaissance, à l'injonction « *le corps de l'art, aujourd'hui, est un robot* » on peut se donner le loisir de répondre que le corps de l'art est un corps *sentant* et *agissant* dans une poursuite de l'infinité, c'est un corps dionysiaque dont l'impétueuse vitalité consiste à s'efforcer de se rendre dépendant, solidaire, du destin du monde.

Marcin Sobieszczanski

Nom du document : brassobieszczanski
Répertoire : C:\Documents and Settings\Admin\Bureau\actualnosc
Modèle : C:\Documents and Settings\Admin\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Est-ce qu'un bras parle
Sujet :
Auteur : MARCIN
Mots clés :
Commentaires :
Date de création : 02/05/2006 23:07:00
N° de révision : 4
Dernier enregist. le : 09/05/2006 11:38:00
Dernier enregistrement par : Admin
Temps total d'édition : 12 Minutes
Dernière impression sur : 09/05/2006 11:39:00
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 8
Nombre de mots : 4 304 (approx.)
Nombre de caractères : 23 676 (approx.)

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.